

SUR LA TERRASSE, DANS LE NOIR



HANNE ØRSTAVIK

SUR LA TERRASSE,  
DANS LE NOIR

roman

Traduit du norvégien par  
CÉLINE ROMAND-MONNIER

PHÉBUS  
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉ  
AVEC LE SOUTIEN FINANCIER DE



Titre original :

*På terrassen i mørket*

© 2014 Forlaget Oktober A/S

Pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2018

ISBN: 978-2-7529-1107-0

*Pour Mari, Ingeri, Nanna et maman*



Je suis assise sur la terrasse, dans le noir, et devant moi, en contrebas, il y a la mer. Je distingue tout juste quelques feuilles sur les arbres les plus proches et, plus avant, des palmiers qui se découpent dans l'obscurité. Entre ici et la plage, où il y a un peu de lumière, des toitures de bâtiments. Je n'entends pas la mer, mais je sais qu'elle est là, en face de moi, sombre et immense.

Maintenant, c'est fini avec Jostein. C'est pour cela que je suis ici.

Ici, sur une terrasse, tout au sud de l'Espagne. Derrière moi, un peu plus loin, il y a ma chambre. En me levant et en faisant quelques mètres sur le côté, je peux voir à l'intérieur de la pièce. Une fenêtre donne sur la terrasse, protégée par une grille en fer contre les effractions. Entre les barreaux, je vois le lit. C'est là que je me couche, la nuit, pour dormir.

Un oiseau a surgi, un énorme oiseau, certainement un aigle royal, même si je ne connais pas cette espèce, il est noir, gris et blanc, de très grande envergure. Il vole au-dessus de moi, ou se pose sur ma tête, avec ses serres comme des mains autour de mon crâne. Il vole en cercles autour de moi et parfois me regarde dans les yeux. Il n'y a rien de prévenant ni de doux, au contraire, il me jauge

de son regard limpide. Cet oiseau me défie. Je ne sais pas de quoi. Mais il n'y a pas d'échappatoire. Et je ne veux pas d'échappatoire. Personne d'autre ne le voit, je suis seule à connaître son existence. Il n'en est pas moins important, ni réel.

Je bois du tinto de verano, du vin rouge à la limonade. Les glaçons commencent déjà à fondre dans la cuisine quand je les sors du bac ; je viens d'aller me chercher un autre verre. J'entends Vera monter l'escalier, ouvrir la porte du haut, qui donne sur le salon, la refermer derrière elle, doucement. Je devine qu'elle se tient sur le seuil de la terrasse, derrière moi, à cause de l'ombre qu'elle fait et de la lumière. Vera habite, elle aussi, dans cette résidence pour les invités de l'université ; c'est une biologiste équatorienne, moi, je suis une socioanthropologue norvégienne. En ce moment, il n'y a qu'elle et moi, ici.

Une encoche s'est ouverte en moi, un chenal. Je peux faire n'importe quoi, quasiment, avec mon corps. Feindre n'importe quel sentiment. Alors que je ne ressens rien du tout.

J'ai obtenu ma chambre ici en passant par un collègue à qui j'ai envoyé un message et décrit un projet. Car j'ai un projet, je vais faire une étude de terrain, je vais m'offrir, proposer des services d'escorte. Je ne l'ai jamais fait. Je ne me doutais pas non plus que je le ferais un jour, l'idée ne m'a jamais traversée. On n'a plus le droit de dire ça à la fac, il faut avoir un but, une intention. Et un but, une intention, ça s'invente sans peine, mais, plus profondément, mes réelles motivations... ? Cela s'est juste imposé à moi, comme une expérience à laquelle je sentais qu'il fallait que je me confronte. Pour comprendre. Mais ce que je cherche à comprendre en faisant cette expérience et



pourquoi elle est devenue si pressante, précisément maintenant, je l'ignore.

Quand je suis seule dans la résidence et que je me souviens que je peux mettre de la musique, je prends Garbarek, *I Took Up the Runes*. Avec cette musique, je suis de retour dans le Finnmark, même si je suis ici, à l'autre bout de l'Europe, à l'autre extrémité. C'est comme si c'était lié, mon enfance là-haut et maintenant, perdre Jostein et faire tout le chemin jusqu'ici.

C'est que si je ne suis pas avec moi-même, je suis avec tout le monde. J'appartiens à tout le monde, ou à personne.

C'est une histoire de passage entre deux façons d'aimer. D'aimer les hommes. Ma façon d'aimer papa a aussi été ma façon d'aimer Jostein, et je me dis qu'il doit exister une autre façon d'aimer qui soit la mienne. Je n'y suis pas encore. Mais je suis arrivée au point de bascule, au moment où je commence à osciller d'avant en arrière, comme sur une balançoire. Il faut que je passe de l'autre côté. Du côté de mon propre amour.

Les oiseaux nous appartenait. À Jostein et moi. Ils étaient nous. Ensemble, nous étions un tas d'oiseaux différents. Une nuit où je dormais chez lui, j'ai rêvé que nous marchions avec ses parents sur le versant abrupt d'une montagne haute du Vestlandet. Il y avait nous deux, et eux. Et j'étais honorée de pouvoir venir, avec eux. Il les protégeait toujours, comme si c'étaient deux enfants qui ne savaient rien du mal du monde, de tout ce qu'il fabriquait, ses beuveries, son porno, chez eux il était toujours sobre et quand ils venaient chez lui, il cachait les bouteilles et les magazines – zou – bien au fond du placard. Mais dans mon rêve, j'avais pu venir, nous marchions ensemble en montagne à la recherche d'un gros, gros oiseau. Nous l'attendions, ensemble. Un gros oiseau noir allait arriver et la forêt était sombre, les cimes aiguës des pins et des sapins sur la pente raide, et nous, là, ensemble, comme ça. Je lui ai raconté mon rêve à notre réveil, le matin, alors que nous parlions doucement dans le vide, la tête sur l'oreiller. C'est le cas, Paula, m'a-t-il dit, alors. Les oiseaux, c'est ce qu'ils sont, pour nous.

Et de la fenêtre de son petit appartement, on voyait un grand bouleau, et là-haut – il habitait au second et dernier

étage, – nous avions vue sur un nid, et nous restions souvent là, à la fenêtre, à regarder le couple d’oiseaux qui arrangeait son nid, qui venait et repartait. Souvent le matin, nous nous tenions là, lui avec son bras sur mes épaules, moi avec le mien dessous, autour de son dos, autour de son grand corps chaud, dans la robe de chambre que je lui avais offerte la première fois qu’il était venu me rendre visite, et nous ne nous disions rien, ces fois-là, nous nous tenions juste là, longtemps, parfaitement silencieux.

Et il lui arrivait de m’envoyer des messages depuis un fonds d’archives de l’institut, quand c’était là qu’il travaillait. C’était au quatrième, sous les toits, et dehors, il y avait habituellement deux pigeons, et parfois Jostein m’envoyait un message, à leur sujet. Rien d’autre, juste les oiseaux. Serrés l’un contre l’autre, là, il pleut. Ou Là, elle fait les cent pas. Ou Ça fait longtemps qu’ils ne sont pas venus, là. Partis? Pour de bon? Et aussitôt après : Ils sont arrivés! De retour! Une autre fois, on aurait dit que l’un des pigeons le regardait droit dans les yeux. Menaçant? Me veut-il quelque chose? Il penche la tête sur le côté. Signification? Ou Elle s’envole. Il n’en reste plus qu’un, seul.

Et je suis allée à Molde avec papa pour l’enterrement d’une de ses sœurs, nous avons atterri tôt, on était en mars et il y avait de la neige, mais le soleil brillait au-dessus du fjord et des montagnes blanches et je me suis dirigée vers le magasin d’alcools pendant que papa, vieille branche qu’il était devenu, m’attendait dans un abribus, en manteau et bonnet, avec ses journaux. Et quand je suis revenue, je suis allée nous chercher des gobelets en carton au Narvesen d’à côté et puis nous sommes allés nous asseoir sur un banc du port, au soleil, en face des montagnes enneigées, et nous avons bu du vin rouge sans vraiment dire grand-chose, mais pendant que nous étions là, des cygnes sont

arrivés en glissant sur l'eau. Était-ce vraiment des cygnes, ou juste des canards, je ne me souviens plus, mais quoi qu'il en soit, à la fin de la bouteille, il était l'heure de gravir la côte jusqu'à l'église et nous étions maintenant dans l'église haute et blanche avec le cercueil de ma tante et toutes les fleurs devant l'autel. Nous étions assis loin au fond et j'ai tellement pleuré, parce que cette fois aussi, j'avais essayé d'en terminer avec Jostein, Stop, avais-je dit, je ne peux pas. Mais là, dans l'église blanche, je lui ai envoyé un message quand même, pour lui raconter le soleil, le fjord, le vin et les cygnes, que deux cygnes étaient venus jusqu'au quai en contrebas, qu'ils n'avaient cessé d'aller et venir sur l'eau pendant que nous étions assis là, papa et moi. Et les larmes roulaient sur mes joues et la réponse de Jostein est venue tout de suite. Exquis, était-il écrit. Exquis. Et plus tard ce jour-là, à la fin de la collation, quand nous allions prendre notre avion, il y a eu un autre message. Je vois tout, Paula, était-il écrit. Nous. Je pense aux cygnes.

Passer du côté de mon propre amour. Qu'entends-je par là? Toutes mes façons d'aimer ne sont-elles pas mon amour?

J'entends une façon d'aimer où je ne disparaisse pas. Où je ne me contente pas de recevoir en donnant, en induisant presque chez l'autre le sentiment dont j'ai besoin, afin qu'il puisse me le renvoyer.

Parce que c'était comme ça que j'aimais papa. Comme ça que je pouvais recevoir quelque chose de lui, cet homme qui ne supportait pas ma joie, c'était trop, sauf quand il était joyeux lui-même. Qui ne supportait pas que je sois faible et que j'aie besoin de soutien, parce qu'il en avait tant besoin lui-même. Paula, disait-il, Paula. Et il se contentait de me regarder, avec ce regard qui disait, oui, que disait-il. Là, pas plus loin. Pas davantage. Maintenant, ça suffit, maintenant il faut que tu te redresses en toi-même, que tu te débrouilles. Était-ce ce qu'il disait, ce regard? Ou n'était-il qu'un rebord, un mur, une frontière. Et le franchir, c'était aller dans les eaux du mépris. Et chaque pas dans ces eaux me faisait recevoir non pas davantage, mais moins. Perdre tout ce que j'avais besoin de recevoir. Je m'abstenais donc d'aller dans ces régions. Je ne franchissais pas cette frontière. J'en

créais une en moi-même, à la place. Je m'endurcissais, je me débrouillais. J'ai si bien su me débrouiller. Ça aussi, c'était chez lui un motif de mépris. D'admiration, et de mépris. Tu sais si bien te débrouiller, Paula. La voix dure, alors, chaque mot prononcé comme si j'étais un bâton qu'il taillait. Avec le grand couteau qu'il avait à la taille quand nous étions à la montagne, l'été. Sa main forte, toujours bronzée, toujours chaude, autour du couteau qu'il tirait de sa ceinture par le manche. Des coups francs sur la ramille, la branche. Il me retranchait.

Puis-je recevoir autrement qu'en donnant ? Et est-ce qu'en recevant, je veux avoir ? Puis-je aimer autrement que comme je l'ai appris, comme la petite fille que j'étais, qui aimait papa plus que tout. Mon papa si fort, qui traînait des troncs de bouleaux à travers la bruyère, dans la forêt, sa chemise à carreaux rouge, papa qui faisait un nœud sur la ligne glissante en nylon pour empêcher l'hameçon de jamais tomber, qui levait les filets des petits poissons, des truites et des ombles chevaliers, et les mettait dans du sel et du poivre jusqu'au lendemain matin, dans une petite boîte en plastique avec couvercle, pour que nous puissions les couper et les étaler sur notre tranche de pain à notre réveil. Papa qui savait comment nettoyer une plaie et faire un bandage ; sur Karl Johan un jour, quand j'avais huit ans et que nous étions en visite dans le Sud, et que nous étions passés devant un homme ivre sur un banc, sous les arbres qui bordent Spikersuppa, il était sale et en guenilles et il sentait mauvais. Il avait sur la jambe une plaie que papa a vue. Et moi qui avais dû attendre là, pendant que papa allait à la pharmacie acheter une pommade, des compresses et tout ce dont il avait besoin. Attendre là, je me tenais un peu à l'écart. Papa était revenu et il avait nettoyé la plaie, l'avait soignée, pansée. Il n'avait pas dit

un mot, juste agi. Et j'étais à côté, un peu à l'écart, gênée et fière à la fois.

L'été de mes dix-neuf ans, nous étions de retour dans le Finnmark, à la fois papa et moi, avec chacun notre studio dans la petite résidence de studios, nous avons un job d'été au dispensaire, tous les deux. Moi, j'étais au service de psychiatrie, où papa avait travaillé dans mon enfance, lui, je ne me souviens plus de ce qu'il faisait, il est infirmier, il sait tout faire. Un vendredi après le boulot, j'ai emprunté la camionnette du service, un modèle à huit places, pour le conduire à la montagne, près de Masjohka, aussi haut qu'on peut arriver avant de devoir continuer à pied. Et je manœuvrais la voiture entre les pierres. Nous ne parlions pas. Je manœuvrais la voiture, je la faufilais entre les nids-de-poule du chemin de terre. Ne pas heurter une seule pierre, ne pas descendre dans un nid-de-poule de trop. Et quand nous sommes arrivés au relais, le relais de télévision pour lequel on avait tracé le chemin qui n'allait pas plus loin, je me suis arrêtée et il a sorti son sac. Je ne me souviens pas que nous nous soyons dit quoi que ce soit. Il a sorti son sac à l'arrière de la camionnette, a claqué la portière et s'est mis en marche. Il ne s'est pas retourné. Je suis restée dans la lumière d'été basse, j'étais au volant et je le regardais. Je sentais comme je l'aimais, comme j'aimais sa façon de marcher, sa façon de prendre appui sur le sol avec une certaine légèreté, un peu sur les orteils, comme s'il n'avait pas le temps d'enfoncer entièrement son pied avant de devoir faire le pas suivant. Son dos droit, ses cheveux qui commençaient à blanchir. Mes bras frémissant de tendresse, j'aurais pu faire n'importe quoi pour lui, c'était le sentiment que j'avais. Je suis restée là, à le regarder s'en aller, d'abord dans la montée, avant de disparaître de l'autre côté. Puis j'ai redémarré la voiture et je suis redescendue.

Les sentiments que j'avais pour papa, c'est devenu comme ça que je ressens l'amour. C'est ce que je ressens quand je parle d'aimer. Mais quand je regarde de plus près, ce n'est jamais un sentiment joyeux. Il est toujours douloureux. C'est une blessure en moi, cet attachement. Une absence, un manque. Qui ronge ma poitrine entière.

Et puis il y a ce que j'appelle l'amour. Existe-t-il une manière qui ne soit pas une blessure. Qui soit bonne, qui soit repos, accueil? Qui soit rencontre, simultanéité? Ce doit être le cas. Forcément?

Toute la place en moi. Car je ne me souviens pas de moi, quand j'étais dans la voiture. J'étais tellement heureuse, je voyais papa, il était si beau qui marchait là. Une telle beauté dans tout chez lui, ses pommettes, son cou. Mais je n'arrive pas à me souvenir de moi-même. De ce que je ressentais, de ce à quoi je pensais, à part papa. Il emplissait ma poitrine tout entière, il était le frémissement de mes bras. Je n'étais rien d'autre, je n'étais pas distincte de lui. J'étais papa, ou papa était moi, en moi.

Et dans papa en moi, il y a Jostein.

Je veux extraire Jostein de moi, tout comme je veux extraire papa de moi. Je veux dégager papa de mon corps. Je veux ressentir autre chose que lui. L'homme qui sort par le portail de la petite maison rouge qu'il habite actuellement. Qui sort par le portail quand nous sommes appelés ou échangé des messages pour convenir d'une balade à pied. Comme il sort par le portail, maigre et chétif, mais toujours droit, fier, et avec tant d'éclat, de vie dans les yeux, son visage, si ouvert et limpide. Et comme j'aime avancer vers lui, debout là, avec son pantalon en velours côtelé gold, son pull rouge tirant sur le brun, toutes les couleurs d'automne chaudes qu'il aime porter, et sa grosse veste verte, et un étrange bonnet en laine jaune, gris et violet, avec



une longue pointe à s'enrouler autour du cou quand il fait froid. Jamais de gants. Et puis c'est Salut et nous faisons notre tour habituel dans le parc, ça prend une demi-heure, et ensuite nous regagnons sa maison et nous nous disons au revoir, au portail. Et puis il marche sur le gravier jusqu'au petit perron qui mène à la porte d'entrée. Et je reste un peu à le regarder. Il ne se retourne pas pour me faire signe, il ouvre, entre. Et puis il n'est plus là.

Qu'est-ce donc que je ne comprends pas ?

Tu es là, constate Vera à voix basse, elle parle en espagnol, je comprends un peu quand elle parle lentement et dit des choses simples. *Si*, dis-je. Viens t'asseoir avec moi, veux-tu, dis-je. J'arrive, dit-elle, et je l'entends aller dans la cuisine, et ensuite j'entends la porte du frigidaire s'ouvrir et se refermer et je l'entends taper le bac à glace contre le plan de travail. Et puis elle vient me rejoindre dehors, là, dans le noir, elle se trouve une chaise et s'assied à côté de moi.

Là d'où je viens, nous pensons que des fragments d'âme peuvent rester en arrière, dit Vera. Nous sommes assises l'une à côté de l'autre, tournées vers l'obscurité, avec chacune un verre sur la table en plastique blanc, les grandes feuilles des arbres et des palmiers se muent en formes et motifs ombrageux, et puis il y a tout ce que nous ne voyons pas mais que nous savons exister là-bas, plus loin, la mer. Nous nous parlons sans nous regarder. Vera a grandi dans la jungle amazonienne, elle vient d'une famille mixte indo-espagnole, ensuite elle a fait ses études aux Galapagos, où elle travaille pour l'université, et elle est ici pour un séjour de recherche. Elle loge dans la chambre sous le salon, où elle a une porte donnant sur une terrasse avec un petit escalier qui descend dans le jardin. Parfois, quand je suis assise ici, je l'entends ouvrir la porte, et je me dis qu'elle va sur la pelouse, dans le noir, et j'ai beau être ici, en haut, et l'entendre, je ne lui parle pas quand elle est dehors, en bas, dans le jardin.

Je demande Quand ça, quand est-ce que ça se produit ?

On a vu ça en cours quand j'étais à la fac, le culte des esprits, le chamanisme, on a lu des textes sur les peuplades et les tribus pour lesquelles le monde est construit totalement

différemment de notre monde occidental rationnel et matériel, les Aborigènes d'Australie, par exemple, qui vivent avec un plan parallèle nommé Temps du rêve, qui pour eux est tout aussi réel. Ce n'est pas le genre de choses sur lesquelles j'ai travaillé en tant qu'anthropologue, je me suis préoccupée surtout des structures et des modèles du quotidien norvégien ordinaire, comme Margaret Mead, dans les années vingt déjà, a pu travailler sur l'organisation du passage des jeunes filles dans la vie d'adulte à Samoa, et apporter ainsi d'importantes idées sur les façons d'organiser la vie collective aux États-Unis, mais elle non plus ne s'intéressait pas au spirituel. Pas plus que Bateson, Gregory, son mari, quand ils faisaient du travail de terrain ensemble à Bali ou au bord du fleuve Sepik en Nouvelle-Guinée, il a été athée toute sa vie, mais il se préoccupait des systèmes, il abstrayait et analysait pour y voir clair, qu'il s'agisse de la séquence d'ouverture d'un combat de coqs dans la forêt tropicale ou de schizophrénie dans une clinique californienne. C'est Bateson qui a lancé l'hypothèse de la Double contrainte, sur l'enfermement dans une communication contradictoire. Enfin si, il se préoccupait d'esprit, mais pas comme un fait religieux, pour lui, il y avait une dimension éthico-esthétique dans tout, dans la beauté de la manière dont la nature se manifeste, dans la grandeur du phénomène, qui était sacrée, ou inviolable. Dans la structure qui relie, pour reprendre ses termes.

Vera est biologiste comme Gregory, qui était donc biologiste, et puis anthropologue et toutes sortes d'autres choses. Nous n'avons pas tellement parlé, Vera et moi, nous ne nous connaissons pas autrement que par les soirées que nous partageons ici sur la terrasse, où nous restons pour l'essentiel assises sans rien dire, mais il y a une proximité là-dedans aussi. Je me demande pourquoi elle me raconte cette histoire de fragments d'âme.

Il m'apparaît de plus en plus clairement que j'ai une vie très intérieure, au sein des images, et que les images en moi sont liées au monde extérieur, selon des modes contraires, inaccessibles, ombrageux, presque, comme la face interne ou l'intérieur de ce qui se passe, que les images sont comme des pièces dans lesquelles quelque chose est déplacé, modifié ou repoussé, quasiment à mon insu ou sans que je le remarque, et que ce n'est pas séparé de ce qui se trouve à l'extérieur. Souvent, il ne s'agit pas d'un constat ou d'une pensée explicites, ce serait plutôt quelque chose que je vois, comme si j'étais une figurine que j'observais de loin, ou alors je m'en aperçois après coup, quand le changement s'est déjà produit et se manifeste. Je n'y pense pas comme à un élément de l'âme ou quelque chose de spirituel, pour moi, c'est aussi réel que tout le reste.

Mais je ne sais pas comment fédérer ce mode de connaissance avec ce que je fais en tant que chercheur. Car c'est comme si c'était en dehors de la science. Ça se passe en moi, ce n'est pas tangible, je ne peux pas le montrer, c'est tout juste si je peux en parler. Cela peut-il seulement se partager? Mais quelque chose en moi proteste contre l'idée qu'il puisse exister des domaines au sujet desquels il serait impossible de s'exprimer de cette manière, la science serait-elle donc trop petite, ou étriquée?

En ce moment, tout me paraît désintégré, y compris moi-même, et puis je suis venue ici. Me voilà ici. Enfin, y suis-je vraiment? Peut-être est-ce la totalité de mon âme qui est restée ailleurs, pas juste une partie, un fragment. Je regarde Vera, elle me regarde, elle ne sourit pas, mais sa voix est douce et chaleureuse comme l'air qui nous entoure dans la nuit:

Ce sont des épisodes dans lesquels nous sommes bloqués, dit-elle, pour une raison x ou y, quelque chose de nous reste dans cet épisode.

Je l'écoute, je contemple l'obscurité, et j'ai le sentiment qu'elle me montre une ouverture, une plaie, une entrée non gardée, que là où devrait se trouver ce fragment, il y a en nous un jour, une encoche, ou alors c'est comme si nous étions un puzzle et qu'il y avait un trou à la place de ce fragment, de cette pièce. Je lui dis.

Oui, répond-elle. Quelque chose manque.

Qu'est-ce que ça nous fait, ce qui manque ?

Ça nous attire, dit-elle. Ça tire et tire encore.

Le grand oiseau, quand elle prononce ces paroles. Il vole au-dessus de moi, il regarde droit vers moi, me jauge.

Pendant un ou deux ans, j'ai eu un renne qui me suivait. Ça me paraît naturel, j'ai grandi dans le Finnmark, ça n'avait rien d'extraordinaire, les rennes. Il se trouve que quand je me reposais, quand j'étais allongée et que je me laissais partir, dans les images, hors des images, elle se tenait parfois un peu à l'écart à m'observer, la femelle renne. Elle avait les yeux les plus patients, les plus chaleureux, qui soient, un regard si vaste et ample. Et je la suivais, dans les images, et elle marchait en tête, elle m'emmenait. Nulle part de spectaculaire, c'étaient des endroits que je connaissais, l'épaisse forêt de bouleaux courts sur le plateau derrière la cabane, elle m'attendait dans ce coin, à la naissance du sous-bois touffu où elle voulait m'entraîner. Et puis je la suivais. Ou alors c'était un corridor, un passage semi-construit en béton, sous la terre, comme un chemin inachevé sous la route, sur lequel nous marchions. Elle m'emmenait plus loin. Et puis je conservais ces images de nos promenades au fil des jours, je les avais en moi, parmi tout le reste, mes cours magistraux, mes séances de tutorat, mes lectures, la pluie soudaine contre la fenêtre du bureau, la préparation du dîner à la maison, dans la petite cuisine sur cour, pour Mathilde et moi. Je ne savais jamais où nous allions, si nous

avons une destination. Ça comptait suffisamment, la promenade en soi. Qu'elle soit là, qu'elle m'attende. Et que j'aille vers elle, que je lui emboîte le pas, que je la suive.

Oui, c'est de ça qu'il s'agissait, de tout autre chose que d'arriver à une destination, c'est un mouvement qui, parmi tout ce qu'il était d'autre, a été vital, un mouvement dans lequel il s'agissait de rendre les armes. De m'abandonner. De suivre. De recevoir. D'avoir confiance. Foi. C'est en ce sens que nos promenades, à la renne et moi, ont été importantes, c'est comme ça qu'elles ont agi sur moi.

Et puis ça comptait aussi que ce soit une renne, une fille. Le maternel.

Mais maintenant, c'est cet oiseau, ce grand oiseau, l'aigle royal, si c'est bien ce qu'il est. C'est un mâle. Je l'ai tout le temps su. Le regard n'est plus attentionné. Et il ne m'emmène nulle part, il ne me guide pas. C'est comme s'il m'attendait et me demandait si je suis prête.

Je ne parle pas de l'oiseau à Vera.

Peut-on faire quelque chose pour le fragment d'âme resté en arrière ?

Nous pensons qu'il est possible d'aller chercher l'âme et de la ramener chez elle.

Chez elle ?

D'aller là où la séparation s'est produite pour voir si ce qui est resté veut revenir.

Est-ce possible.

Nous le pensons. Mais ça ne marche pas toujours. Ce qui est resté ne veut pas toujours venir. Il arrive que ce qui est resté veuille rester. Ne veuille pas revenir.

Comment sait-on ?

On ne sait pas avant d'y être et de le voir.

En allant à mon premier rendez-vous d'escorte, je passe par un magasin de jouets, où j'achète cinq petits animaux. J'y pense depuis que je suis sortie de la résidence, je me souviens d'être passée devant ce magasin, je m'étais arrêtée pour regarder la vitrine, de petits animaux en plastique réalistes, il y en a tant, tout un zoo, ou une arche de Noé. J'entre, il y a un homme d'un certain âge à la caisse, nous nous saluons, *Puedo ayudarla?* s'enquiert-il, et je réponds que j'aimerais regarder les animaux, comme ceux de la vitrine, Je vous en prie, répond-il avec un geste de la main. Je me dirige vers les étagères blanches où sont placés les animaux, en rangs, les animaux domestiques d'un côté, et de l'autre, quand je fais le tour, tous les animaux sauvages. Il y a un adulte et un enfant de presque toutes les espèces. Je n'ai pas réfléchi aux animaux que je voulais, il fallait d'abord que je vienne les voir, les écouter. Je me dis que je les laisse venir à moi, que ce sont eux qui choisissent. Les enfants. Les animaux enfants, pas les adultes, les finis, mais ceux qui vont venir, devenir. Ils ont quelque chose d'ouvert. Un lapereau gris-brun, un zébreau, un petit de singe qui a les mains sur la tête, et un enfant de jaguar, assis, l'air éveillé. Et puis un grand hibou blanc sur un bâton marron. J'ai les cinq petits

animaux dans les mains. Maintenant, ils sont avec moi. Je sais qu'ils me veulent du bien.

Jostein est le seul qui comprenne ce que ça signifie, ces animaux. Le seul qui ait accès à cet endroit, cet univers, où tout devient vivant.

Mais nous n'avons plus d'univers commun, Jostein et moi. Je me le dis tout en marchant dans les ruelles étroites de la vieille ville, du petit magasin à la grande place, avec les animaux dans un sachet en papier dans mon sac. Et je me souviens de la fois où nous sommes allés en Italie en train, Jostein et moi, le soleil et la chaleur d'août, et moi qui dormais avec la tête sur ses genoux dans le train qui roulait, nous étions allés à Trieste, nous étions montés là-haut, vers les ruines, et avons vu le soleil se coucher sur la baie, nous avons passé une nuit dans la ville balnéaire quelque peu défraîchie de Lignano Sabbiadoro, nous nous étions baignés et avons bu des bières, et dans toutes nos chambres d'hôtel, il y avait des photos d'oiseaux, ce que nous prenions comme un signe, le signe que nous étions arrivés à bon port, ou à la maison, que nous voyagions dans un récit plus grand, comme le petit garçon de *Mio, mon Mio*, le roman d'Astrid Lindgren, qui voyage nuit et jour avec une pomme d'or dans la main, depuis qu'il a retiré le bâton qui bouchait le goulot de la bouteille, quand il était tout seul sur le banc sous les arbres de Tegnérslunden, dans l'obscurité du soir, libérant ainsi l'esprit, qui a vu que c'était lui, Mio, le prince recherché et attendu dans le Pays du lointain, et l'a renvoyé chez lui, là-bas. Puis nous sommes arrivés à Padoue et il y avait dans la chambre encore une photo d'oiseau, et nous marchions sous les longues arcades de la vieille ville quand nous avons vu un grand bâtiment rectangulaire et nous avons voulu savoir ce que c'était, et c'était le palais de la ville, avons-nous vu dans le guide, et nous



voulions le visiter, alors nous avons monté les marches, pris un billet et sommes entrés dans l'immense salle, un salon. Si vaste ! Avec aux murs et au plafond des tableaux pluricentenaires et là, au milieu, une gigantesque sculpture en bois, un immense cheval noir se cabrant. C'était comme si nous avions fait tout ce chemin pour venir ici, pour le rencontrer. Jostein a totalement ignoré les peintures pour aller droit au cheval. C'était presque comme de regarder quelqu'un tomber amoureux, il aimait tant le cheval, il le prenait en photo, tournait autour, avant de s'éloigner dans la pièce, loin, pour voir comment il était, vu comme ça. On aurait dit que Jostein puisait ses forces dans le cheval, ou qu'il se passait quelque chose entre eux, quelque chose qui le remplissait, le faisait rayonner, lui donnait des cabrements équités, à lui aussi, de griserie, il était si exalté, rechargé, excité.

Enfin, tout cela pour dire que, avant, je lui aurais envoyé un message, sur-le-champ, ici, dans la rue, pour les lui raconter, les animaux, en détail, parce que ça lui plaisait, pour qu'il puisse visualiser ce dont je lui parlais. Et je sais qu'il aurait été tellement content ! Mais je ne peux pas lui raconter les animaux. Non, tu ne peux pas, Paula, tu ne peux pas. Il n'y a plus personne à qui raconter les animaux.

Quand j'entre, l'homme que je dois rencontrer est au comptoir, le dos tourné, je vois le livre convenu, à côté d'un verre de rosé. Au Café Central, sur la grande place. Rodrigues, il est plutôt imposant, grand pour un Espagnol, des cuisses robustes. Je l'imagine nu. Son dos, ses cuisses, sûrement velues, et ses fesses trapues, qui se dessinent légèrement sous sa veste de costume, entre mes jambes. Sa chevelure bouclée est épaisse, teintée d'un peu de gris. Il a la cinquantaine, dix ans de plus que moi. Si je lui plais, je l'accompagnerai à des dîners et autres festivités. S'il le veut,

je rentrerai avec lui. Sauf autre accord préalable, je pourrai partir à minuit. Je touche 250 euros par séance. Je ne sais pas si c'est beaucoup, j'ai cherché un peu pour trouver un prix. Je vais commencer là, et puis j'ajusterai ensuite. Rien ne sert de tergiverser, je vais directement lui dire bonjour. Il bouge d'abord la tête avant de tourner légèrement son corps pour être plus en face de moi. Il me regarde, mon visage, puis jusque tout en bas avant de remonter. Bonjour, dit-il avec un petit sourire avant de m'embrasser sur les deux joues. Quieres algo? Comme toi, dis-je, et il commande et me regarde encore, sourit encore. Je le regarde aussi. Son visage est grand, un peu avachi, un peu canin, ou comme un nounours. Ses yeux ont l'air gentils. Il n'est pas laid. Pourquoi veut-il s'acheter de la compagnie? Je ne lui pose pas la question, et je n'ai pas l'intention de le faire. Je lui rends son sourire en levant la main, j'effleure légèrement les boucles contre sa joue, près de son oreille, comme si c'était vraiment un chien. Je sens que ça l'attendrit, que ses genoux ramollissent un peu. Ce que t'es belle, dit-il. Merci, réponds-je, et nous sourions encore.

C'est facile. Nous discutons, je lui raconte un peu la Norvège. Nous parlons anglais, de temps à autre il dit quelque chose en espagnol et je comprends aussi, je réponds quelques mots en espagnol avant d'enchaîner en anglais. Quand nous irons à des dîners, je parlerai anglais, ça ne pose aucun problème, il travaille pour une firme américaine, c'est un avantage que je ne sois pas espagnole, dit-il. Nous finissons notre verre et allons dîner ailleurs, je suppose qu'il veut me voir comme ça, dans un repas, et c'est compréhensible, le restaurant est à côté, un établissement sympa et élégant. Je le suis, c'est facile, je fais ce qu'il veut que je fasse, je m'assieds comme j'ai remarqué qu'il aimait, j'oscille juste comme il faut entre prudence et audace dans

ce que je lui raconte, dans ma façon de le faire, dans le choix de mes mots. Pas grand-chose. Juste un peu, des allusions. Je lui pose surtout des questions et alors il parle, il raconte, il a une voix douce, sa bouche est très grande dans son visage, je pense à ce que ce doit être d'embrasser cette bouche et au fait que, pour la première fois de ma vie, je vais embrasser un homme en étant payée pour. Me déshabiller devant un homme qui me paye pour. M'allonger sur un lit, un canapé, une table, un fauteuil ou je ne sais quoi d'autre, ouvrir mon sexe et laisser sa verge, qu'elle soit grosse ou petite, demi-molle ou dure, venir en moi. Entre mes lèvres, en bas, et je vais serrer autour de lui, le tenir comme ça. Contre paiement. Je suis surprise que ça ne me gêne pas. Car ça ne me gêne pas. Non, ça ne me gêne pas.

Après le café, nous restons un peu silencieux. Il a pris de la glace au chocolat en dessert. Je ne sais pas de quoi parler qui soit suffisamment intime, tout en restant suffisamment impersonnel, et c'est bon aussi de ne pas avoir à parler. Peut-être est-ce un mode dans lequel nous pourrions séjourner assez souvent. Ce serait un soulagement, me dis-je, en le regardant, sa lèvre supérieure est légèrement moite. Tu veux voir où j'habite ? demande-t-il en glissant sa carte dans le terminal de paiement que le serveur a posé sur la table. Oui, avec plaisir, réponds-je. Et nous nous levons, mettons nos vestes, sortons, il fait chaud malgré l'heure tardive, il y a du monde dans les rues, des gens avec leurs enfants, des poussettes, ou des couples âgés, nous passons devant un bar à tapas avec une bande de copines qui doivent avoir soixante-dix ans passés, elles boivent du fino au comptoir, dans de petits verres à pied et parlent toutes en même temps.

Rodrigues me prend la main. Ça ne me dérange pas. Je marche en tenant la main de Rodrigues. Nous marchons dans les rues et juste en face des grandes halles du marché

couvert, il s'arrête et tire un jeu de clefs de sa poche, ouvre. Il ne me lâche pas la main, puis quand nous sommes à l'intérieur il le fait et je marche derrière lui dans l'escalier étroit, qui a l'air à moitié vermoulu, et, pendant un instant, quand nous montons, j'ai peur. Et s'il voulait quelque chose que je ne veux pas? S'il voulait me frapper et m'attacher? Personne ne sait où je suis. Et Mathilde, à la maison, en Norvège. Et moi ici.

L'escalier est sombre, ça sent la poussière ou le moisi, une odeur de cave un peu brute, comme humide. C'est vieux, ça avait l'air vieux à l'extérieur aussi, un vieil immeuble entre deux bâtiments plus récents, la façade n'était pas ravalée, le crépi était tavelé, j'ai regardé à peine vers le haut et il y avait de grandes fenêtres avec en bas des grilles en fer forgé ornementées, ç'avait l'air d'être de ces fenêtres qui montent du sol au plafond. Sur chaque palier, il y a une ampoule avec la douille encastrée dans le mur, nous montons tout en haut, où il s'arrête devant une porte. Il reprend ma main et, de sa main libre, insère la clef dans la serrure. Maintenant, j'ai peur de tourner les talons, de dévaler les escaliers, de disparaître. Je reste immobile. Puis il ouvre la porte et me guide de la main pour que je passe devant lui, pour que j'entre.